

PHILOSOPHIE FORENSIQUE: PENSER EN ESPAGNOL LE CADAVRE OUTRAGÉ ET LA CONFIGURATION DU MONDE CONTEMPORAIN¹

Arturo Aguirre Moreno

(Benemérita Universidad Autónoma de Puebla, « Laboratorio de filosofía forense »)

Résumé

Cette collaboration propose l'élaboration d'un cadre philosophique spécifique en reconnaissant la pertinence du cadavre dans les transformations du présent. Le cadavre (*nekros*) est conçu comme un agent qui reconfigure notre compréhension du monde à partir d'une violence extrême. De même, au-delà de sa considération experte ou juridique, l'analyse affirme que le corps profané n'est pas un vestige inopérant de violence, mais un (f)acteur qui transforme les espaces de pouvoir, les récits historiques, ainsi que les conditions de visibilité et de reconnaissance. Cette proposition philosophique, appelée philosophie forensique, examine, à travers une approche historico-herméneutique et critique-constructive, les logiques de production du cadavre dans les assemblages vitaux et leur rôle dans la structuration de la violence. En dialogue avec les nécrohumanités, il met en garde contre le cadavre comme objet d'analyse, figure centrale dans les configurations contemporaines de la mort et expression active de la transformation spatiale.

Abstract

This article proposes the development of a particular philosophical framework by recognizing the historical protagonism of the corpse (*nekros*) in the contemporary Historical process. The corpse is conceived as an agent that reconfigures our understanding of the world through extreme violence. Furthermore, beyond its forensic or juridical consideration, the analysis posits that the desecrated body is not merely a vestige of violence but a (f)actor that transforms spaces of power, historical narratives, and the conditions of visibility and recognition. This philosophical approach is designated as forensic philosophy. To substantiate this claim, a historical-hermeneutic and critical-constructivist approach is employed to examine the logics of corpse production within vital assemblages and its role in structuring violence. In dialogue with necrohumanities, forensic philosophy conceptualizes the corpse both as an object of analysis and as a central figure in contemporary configurations of death, violence, and spatial transformation.

Introduction

La violence contemporaine a fixé sur l'horizon social la présence insistante du cadavre outragé. Face à cette irruption, la collaboration propose la *philosophie forensique* comme champ de réflexion qui déplace la lecture experte – centrée sur l'identification ou la cause de la mort – vers le soin du cadavre, dans le but d'examiner son agentivité ontologique et sa condition d'« acteur-facteur » philosophique dans des contextes de violence extrême.

¹ Cet article est le résultat du projet CONACHCYT Frontier Science : « La philosophie forensique face aux tombes clandestines dans le Mexique contemporain (CF-2023-I-1861) » dans sa phase 2.

Autrement dit, il s'agit de reconnaître le *nékros* – terme grec pour « cadavre » – comme un concept qui réorganise l'ontologie des morts et ses répercussions dans les sphères politiques et sociales. Des notions clés telles que nécroicide, nécrospatialité et nécroesthétique s'articulent autour de cet axe, utile pour comprendre la violence contemporaine comme un processus de distribution hiérarchique de l'espace et de réduction au silence collective des corps profanés [*ultrajados*].

Quelles réflexions émergent lorsque le cadavre est envisagé à travers un prisme critique qui réoriente les cadres interprétatifs hérités ? Telle est la question à laquelle cet article tente de répondre, en formulant l'hypothèse centrale suivante : le cadavre, loin de constituer un déchet biologique inerte, introduit des relations matérielles, symboliques et conceptuelles qui nous obligent à repenser les notions d'humanité, de territoire et de communauté dans des sociétés traversées par les conflits armés, les disparitions forcées et les dispositifs d'anéantissement systématique. Une seconde considération s'ouvre ainsi : « l'âge des cadavres », le contexte historique qui guide cette étude, délimite un horizon dans lequel la mort délibérée établit de nouvelles coordonnées conceptuelles sur la vie, la violence et l'organisation sociale.

À partir de ces coordonnées, le texte est structuré en quatre moments. Dans un premier temps, un cadre conceptuel est présenté visant à établir les conditions d'une architecture théorique qui permet d'aborder le cadavre comme un élément d'exploration à partir de son agentivité. Deuxièmement, les « nécrohumanités » contemporaines (Domańska 2018, 321-329) sont présentées comme une plateforme théorique qui élargit les possibilités analytiques au-delà des catégories classiques de l'inerte, du passif ou du simple vestige de vie lié aux cadavres, pour leur conférer un rôle actif dans la reconfiguration des récits historiques, des espaces de pouvoir et des régimes de visibilité. Dans un troisième temps, les déplacements introduits par la philosophie forensique sont examinés en interrogeant les conditions dans lesquelles le cadavre entre dans le champ de la connaissance, non seulement en tant qu'archive ou preuve, mais plutôt en tant qu'événement qui déborde de la codification institutionnelle. Ce faisant, le cadavre devient un intercesseur qui élargit les frontières entre ce qui peut être récupéré et ce qui est indésirable, entre ce qui est public et ce qui est clandestin. Enfin, la nécroesthétique est reconsidérée dans des termes qui permettent d'explorer la capacité de l'image du cadavre à perturber les régimes affectifs et spatiaux contemporains.

Ce parcours argumentatif vise à souligner que les restes humains, relégués matériellement dans des territoires marqués par la violence, dépassent leur dimension biologique et acquièrent une dignité ontologique singulière par rapport aux régimes de visibilité, de justice et de communauté. Par conséquent, la philosophie forensique soutient une perspective critique sur l'articulation politico-culturelle de la mort, des corps et de l'espace, tout en considérant le cadavre comme un protagoniste qui interroge les formes contemporaines de domination, de conflit et d'hostilité.

Conformément à cette approche, la réflexion philosophique se présente comme un lieu de controverses théoriques et situées, déployées en espagnol, qui examinent des processus d'une violence extrême dont les effets placent le cadavre à un tournant pour d'autres lectures du présent. Par conséquent, la philosophie forensique part de la reconnaissance de la prééminence des cadavres et de la rapidité avec laquelle les processus de barbarie s'installent dans la normalisation des atrocités commises à la fois contre les vivants et contre les corps violés. L'enquête s'oriente ainsi vers la dénonciation de l'indicible et vers l'élaboration de concepts philosophiques capables de correspondre à des réalités inédites dont la compréhension nécessite de nouveaux cadres de pensée.

Cadre conceptuel : les clés d'une philosophie forensique

Pour structurer un lexique nucléaire, cinq notions opératives sont présentées de manière synthétique. Sa délimitation étaye l'hypothèse générale et guide la lecture du texte.

i) *Nékros*. Ce terme grec désigne le cadavre assumé comme une présence agissante au sein de la scène philosophique. Plus qu'un simple reste inerte, le nékros se présente comme un seuil ontologique : sa matérialité conserve la capacité d'affectation et son exposition réorganise les liens sociaux. Les collectifs entreprennent des recherches, les tribunaux ouvrent des contentieux et les limites de la représentation sont déplacées.

ii) *Nécrohumanités*. Cette catégorie a été proposée par E. Domańska (Domańska, 2019) et déplace l'intérêt humaniste vers l'agentivité relationnelle du nécros. Cette approche montre comment les cadavres profanés reconfigurent les territoires, les structures juridiques et les affections collectives, et fournit le cadre conceptuel dans lequel la philosophie forensique s'inscrit.

iii) *Nécrohistoire*. Il est proposé de manière opérationnelle dans le cadre de la philosophie forensique en développement. Avec cette idée nécrocentro-temporelle nous soulignons l'importance des cadavres dans l'interprétation des événements significatifs du siècle dernier, tels que les conflits et les catastrophes de grand impact. Cette perspective reconsidère le traitement de la mort et des morts, en soulignant que les cadavres agissent comme des éléments actifs en influençant la formation des événements historiques. Cette approche vise également à porter un regard critique sur les discours historiques qui négligent ou minimisent souvent les considérations sur les cadavres, caractéristiques d'une approche biocentrique (c'est-à-dire une approche qui se concentre sur les actions des vivants les uns envers les autres, plutôt que sur les actions des vivants en tant qu'agents historiques prépondérants). Une nécrohistoire de la mortalité de masse suggère également que le traitement post-mortem peut clarifier et façonner la dynamique du pouvoir et la reconfiguration sociale, en influençant les politiques publiques et en guidant les réponses communautaires aux pertes. Cette proposition permettrait donc d'élargir les frontières de la compréhension de l'histoire et d'affiner l'interprétation des actions et des dispositions humaines dans des situations extrêmes.

iv) *Nécrocide*. Ce terme désigne des pratiques qui prolongent l'agression au-delà de l'homicide, comme la disparition, la mutilation, la dissimulation ou l'exposition du cadavre. Le concept met en évidence la volonté de dissoudre les identités et de fracturer le tissu communautaire, un effet qui va au-delà de la suppression de la vie biologique.

v) *Nécrotopies*. Ce concept décrit la réorganisation différentielle du territoire résultant de la distribution des corps. Les tombes clandestines, les couloirs migratoires transformés en cimetières et les zones militarisées illustrent la manière dont le nécros trace des frontières morales et permet l'instauration de régimes d'exception.

vi) *Nécroesthétique*. Il s'agit d'un ensemble de dispositifs visuels qui transforment la violence létale en objet de consommation, ainsi que de contre-images qui contestent cet

effet. Ce terme distingue l'esthétisation spectaculaire des représentations qui redonnent au *nékros* son pouvoir interpellatif.²

Les six notions indiquées dessinent l'architecture conceptuelle de l'étude.³ À partir de celles-ci, il est pertinent d'explorer leur portée méthodologique et épistémologique.

Méthodologie

La collaboration s'appuie sur des méthodologies de recherche qualitatives, notamment dans une approche historico-herméneutique et une analyse critique-constructive, qui permet d'examiner les logiques de production des cadavres et leur rôle dans la structuration de la violence.

L'approche *historico-herméneutique* s'inscrit dans la tradition interprétative des textes et des contextes historiques pour comprendre l'agentivité du cadavre dans les scénarios de violence extrême. Cette approche permet de reconstruire des faits, d'identifier des structures discursives et d'explorer conceptuellement le cadavre violé dans les configurations sociales et politiques qui le traversent. Selon Vargas Beal (2022, 83), l'herméneutique permet une lecture relationnelle des phénomènes sociaux, dans laquelle les liens entre les éléments étudiés deviennent pertinents pour leur compréhension.

Dans une perspective critique et constructive (Carbone et al. 2023, 145), l'analyse interroge les interprétations conventionnelles de la violence et du cadavre, en mettant l'accent sur leur intégration dans des assemblages matériels et symboliques. Plutôt que de se limiter à la description, cette méthodologie cherche à démêler les mécanismes qui déterminent la production du cadavre et son rôle dans les dynamiques de pouvoir. La reconstruction conceptuelle en sciences humaines requiert la combinaison de sources diverses pour appréhender la complexité des processus historiques et contemporains (Carbone et al., 2023, p. 210).

De même, la recherche adopte une approche *qualitative et interprétative* (Pizarro, 2005, 213), avec une analyse conceptuelle et discursive du cadavre dans différentes articulations sociopolitiques et nécrospatiales. L'interprétation des sources textuelles et théoriques est privilégiée, où les catégories émergent du processus d'étude au lieu d'être préalablement établies.

Enfin, la méthode *herméneutique-critique* oriente l'étude vers la problématisation (Hughes, 1987, 34) des conditions matérielles et symboliques qui déterminent la production du cadavre dans des contextes d'extrême violence. Le dialogue avec les nécrohumanités élargit la compréhension du cadavre dans sa relation ontologique avec les espaces de pouvoir et les régimes de visibilité. Dans cette perspective, l'analyse

² Une *nécrohistoire* de la mortalité de masse suggère également que le traitement *post-mortem* peut clarifier et façonner la dynamique du pouvoir et la reconfiguration sociale en influençant les politiques publiques et en guidant les réponses communautaires aux pertes. Cette proposition élargirait donc les frontières de la compréhension de l'histoire et affinerait l'interprétation des actions, ainsi que des dispositions humaines dans des situations extrêmes.

³ L'expression « architecture conceptuelle » fait référence à la construction structurée de concepts interdépendants qui forment un cadre cohérent pour l'étude d'un domaine de connaissance. Cette structure permet de projeter et d'ordonner les éléments conceptuels de manière à ce que leurs fonctions (opérationnelles ou thématiques) ainsi que leurs relations soient visibles dans leur ensemble. Elle facilite ainsi la cartographie des concepts, l'identification des lacunes, des controverses ou des zones d'exploration au sein du domaine étudié. En ce sens, une architecture conceptuelle fournit un échafaudage à partir duquel d'autres voies de recherche peuvent être observées (Aguirre 2024).

explore les manières dont le cadavre intervient dans la conservation de la subjectivité *post-mortem* et dans la réorganisation de l'ordre social.

Cet ensemble méthodologique permet d'établir un cadre analytique pour décrire le problème inhérent : le fait que les approches traditionnelles et leurs réductions méthodologiques ont tendance à ne considérer le cadavre que comme un dépositaire de données empiriques ou comme un résidu passif de la violence, ce qui conduit à sous-estimer sa capacité à configurer les discours, à réorganiser les espaces et à influencer les affects sociaux. En l'absence d'un cadre qui reconnaisse son agentivité ontologique, les interactions complexes par lesquelles le *nékros* intervient dans les processus de normalisation de la violence, d'une part, et de résistance politique, d'autre part, restent invisibles. De cette façon, un vide théorique est maintenu, qui entrave la compréhension de la manière dont le cadavre réorganise les récits historiques et génère des régimes d'oubli. Ce cadre méthodologique, proposé par la philosophie forensique, vise à montrer le cadavre comme un acteur et un facteur dans les scénarios sociopolitiques et médiatiques contemporains.

Époque des cadavres

Les cadavres sont les protagonistes de *l'histoire du présent* : une longue traînée de corps inertes, exécutés et outragés se déploie au milieu d'événements, d'histoires et de constructions collectives, qui atteignent différentes latitudes de la planète⁴. La spectaculaire spectacularité des écrans et le flux incessant d'images dans l'atmosphère de l'information et du divertissement placent le cadavre au centre de la sphère techno-esthétique,⁵ articulant les interactions sociales, politiques et territoriales.

Dans ces conditions, Adriana Cavarero soutient que la vulnérabilité des personnes sans défense est configurée comme un axe structurel de la contemporanéité, inséré dans la logique de la violence extrême comme un « paradigme d'époque, qui doit être mis en avant dans les scènes de massacre actuelles » (Cavarero 2009, 12).⁶ Par conséquent, cette

⁴ L'histoire du présent adopte une perspective coexistentielle plutôt que chronologique (Allier 2018, 100-112, Aróstegui 2004, 112-125). Ceci est utile si on le compare aux cadavres, à la technologie de mise à mort et à la normalisation des aberrations. En ce sens, *l'histoire du présent* analyse les événements et les décisions récents, mettant ainsi l'accent sur leur impact direct sur les circonstances actuelles. Cette approche, adaptée à un monde en mutations rapides et mondialisées, interroge la tradition historiographique, en ne distinguant pas strictement entre un passé lointain et un présent en constante transformation. Au lieu de cela, elle privilégie l'étude d'événements existentiellement proches, en mettant l'accent sur leur pertinence historique et leur lien avec le passé, dans la relation des expériences.

⁵ Bien qu'il n'existe pas d'indice standardisé pour mesurer la visibilité des cadavres dans les médias, des instruments tels que la *Content-based Media Exposure Scale* (C-ME) (den Hamer et al. 2017) offrent un cadre méthodologique adaptable pour analyser l'exposition aux représentations de la mort dans les contenus médiatiques.

⁶ Pour éviter les interprétations qui considèrent exagérées les affirmations sur son rôle dans l'histoire récente, le soutien quantitatif est présenté comme il suit : les taux d'homicides dans le monde varient considérablement selon les pays et les régions, ce qui rend impossible le calcul d'un total cumulé mondial pour le XXI^e siècle jusqu'en décembre 2023. L'*Étude mondiale sur les homicides 2023 de l'ONU* estime à 440 000 le nombre d'homicides commis en moyenne entre 2019 et 2021, soit plus que le nombre de décès dus aux conflits ou au terrorisme. En 2021, avec 458 000 homicides, la violence organisée et les effets économiques de la pandémie ont été déterminants. Bien que les décès dus aux conflits aient augmenté de 95 % en 2022, les homicides ont tout de même doublé ces chiffres. Le crime organisé est responsable de 22% des homicides dans le monde et de 50 % dans les Amériques, la région où le taux est le plus élevé (15 pour 100 000 habitants), avec des armes à feu utilisées dans 75 % des cas. L'Afrique a enregistré 176 000 homicides (12,7 pour 100 000). L'Asie (2,3), l'Europe (2,2) et l'Océanie (2,9) se situent en dessous de la moyenne mondiale (5,8). 81 % des victimes étaient des hommes, mais les femmes, qui représentaient 19

condition dépasse la fragilité de l'homme désarmé – « désarmé » ou non armé, privé des moyens de repousser l'agression – et atteint le cadavre soumis, immobilisé et exposé à l'action d'autrui. L'absence de défense impose ainsi un ordre de nécroviolenne dans lequel le cadavre est subordonné et dénigré par un traitement délibéré de la part d'autres personnes dans le cadre de conflits.⁷

On peut en déduire que la production constante, l'insistance et la réitération des cadavres ne sont pas le fruit d'un événement isolé ou d'un accident historique, mais plutôt l'expression de processus ayant ancré la mort délibérée et son exposition dans la structure même du présent. On peut donc l'appeler le « temps des cadavres ».⁸

Cela pointe vers un horizon nécrohistorique dans lequel la mort délibérée, le cadavre et la violence extrême occupent une place centrale dans la production et l'interprétation des processus sociaux, politiques et culturels. Plus qu'une segmentation temporelle, elle est suivie. Cette notion nécrohistorique met en lumière des ruptures paradigmatiques et des reconfigurations structurelles qui ont marqué l'histoire récente.

En transformant les espaces qu'il habite, le *nékros* devient un facteur central de la configuration du monde contemporain, dans lequel la violence extrême transforme les modes d'habitation et les relations entre les vivants, entre les vivants et les morts, ainsi qu'entre les vivants et ceux qui viendront après eux. Dans ce contexte, les cadavres ne sont pas réduits à de simples enregistrements, à des chiffres ou à des données forensiques, car ils influencent activement la conception de l'humanité, la déshumanisation et les formes d'organisation collective.

Pour examiner philosophiquement la violence meurtrière et ses implications, il est donc possible d'étudier les transformations des pratiques d'hostilité, d'extermination et de contrôle des cadavres. Cette analyse généalogique peut porter à la fois sur les violences collectives et sur les mécanismes techniques et structurels. À ce stade, le caractère organisationnel de ces dynamiques devient pertinent, dans lequel la violence, la technologisation et la production de la mort constituent des éléments inédits qui éclairent l'horizon temporel en question (Sofsky 2004, 57-107).

À partir de là, le niveau élevé actuel de conflit montre les limites des catégories héritées et des outils conceptuels de la philosophie face à ces problèmes, puisque les conflits sont transformés en s'entremêlant avec les développements scientifiques, les changements géopolitiques, les restructurations sociales, les marchés illégaux émergents et les

%, sont plus à risque en milieu familial et conjugal : elles sont 54 % des victimes à la maison et 66 % dans les crimes entre partenaires intimes. En outre, 71 600 enfants ont été tués en 2021 (ONUDC, 2023).

⁷ Selon Jason de León (2015, 82-85), la *nécroviolenne* fonctionne comme un mécanisme de déshumanisation qui ne se limite pas à la mort physique, mais persiste plutôt dans le déni d'enterrements dignes et dans la transformation de l'environnement en un espace où la déshumanisation atteint des niveaux extrêmes. De León analyse comment cette violence se matérialise dans l'abandon des cadavres dans le désert (tombes ouvertes), où les corps des migrants sont relégués à une condition d'invisibilité, convertis en éléments collatéraux dans le débat géopolitique sur l'immigration et la sécurité des frontières entre le Mexique et les États-Unis, selon le contexte de la réflexion de De León.

⁸ Le terme *d'époque cadavre* est délibérément adopté pour le différencier d'autres catégories temporelles telles que *la période*, *l'époque* ou *l'étape*, car il permet une caractérisation plus précise des transformations qualitatives qui composent un contexte historique (González 1980, 7-20). Alors que *la période* marque des divisions temporelles sans nécessairement impliquer des changements structurels dans les sociétés, *l'époque* met l'accent sur les ruptures et les reconfigurations qui affectent à la fois les processus et les structures qui les soutiennent. De ce point de vue, *la période cadavre* recouvre une période plus longue, dans laquelle les événements et les dynamiques historiques non seulement délimitent un intervalle, mais modifient également les formes d'interaction au sein d'une collectivité. Contrairement à *l'époque*, qui peut faire référence à des périodes prolongées ou symboliques sans impliquer de transformation structurelle, *l'étape* est liée aux phases d'un processus sans atteindre l'ampleur des changements considérés ici.

nouvelles stratégies militaires, ce qui, à son tour, a conduit à la « montée de la violence organisée » (Malešević 2020, 165-180)⁹. À la lumière de cette situation, la complexité des conflits reflète, d'une part, une taxonomie extensive des confrontations qui conduisent à la *souffrance sociale* (Hurtado 2017, 346-350) à travers des formes de violence diversifiées et, é d'adopter des approches souples et variées pour les analyser.

Dans ce contexte, l'idée historique de la productivité des cadavres par des actions létales délibérées est comprise comme le résultat du développement de connaissances, de pratiques et de structures ayant fait de la mort une ressource politique, économique et symbolique contemporaine.

À partir de cette réalité, le génocide des Hereros et des Namaqua (1904-1908) en Namibie, perpétré par l'Empire allemand (Goldhagen 2010, 13-16), constitue un jalon dans cette généalogie de l'atrocité,¹⁰ puisqu'il marque le début d'un schéma systématique d'*extermination*,¹¹ qui a atteint des niveaux de sophistication pendant les guerres mondiales et a été reproduit dans des régimes totalitaires de diverses orientations idéologiques (Gerlach 2015). Ce déploiement met en lumière : i) l'utilisation du cadavre comme butin et/ou instrument du pouvoir politique, et, simultanément, ii) établit un modèle d'anéantissement qui relie la déshumanisation des victimes à la construction de récits hégémoniques. Voici ce qu'affirme Anstett :

« Ces dizaines de millions de victimes de la violence de masse n'ont pas disparu ; leurs cadavres ne se sont pas simplement évaporés. En fait, leurs corps ont toujours fait l'objet d'un traitement spécifique et complexe : dans certains cas,

⁹ Fisas (2011) et d'autres spécialistes (Sierra-Zamora & Castaño-Bedoya, 2022) mettent en évidence la complexité croissante des conflits, sous l'impulsion des avancées technologiques, des transformations géopolitiques et du renouvellement des stratégies militaires. Les hybrides combinent des tactiques conventionnelles, irrégulières et cybernétiques pour déstabiliser. Les asymétriques confrontent des acteurs aux pouvoirs inégaux, en recourant à des tactiques non conventionnelles. Les cyberconflits se concentrent sur les attaques numériques contre les infrastructures stratégiques. Les guerres par procuration permettent aux puissances d'influencer les conflits sans intervention directe. Les insurrections de faible intensité comprennent les insurrections et les guérillas avec des conflits prolongés pour le contrôle politique et territorial. Les guerres de l'information manipulent la perception du public par la désinformation et la propagande. Les conflits environnementaux et de ressources réagissent à la rareté des ressources naturelles, aggravée par le changement climatique et la pression économique. La convergence de ces scénarios repense les classifications traditionnelles et oblige à reconsidérer les stratégies de résolution, de la diplomatie à l'intervention militaire.

¹⁰ Le concept d'« atrocité », selon Claudia Card (2002), est défini comme un acte de mal extrême qui est universellement reconnu pour sa gravité et sa nature exceptionnelle. Card soutient que toutes les manifestations du mal n'atteignent pas le niveau de l'atrocité. Par exemple, si un meurtre représente une forme paradigmatique du mal, il ne constitue pas nécessairement une atrocité dans tous les cas. Les atrocités se caractérisent par leurs effets troublants lorsqu'elles sont révélées au public, perçues comme des actes monstrueux qui génèrent une révolte intense devant leurs images et leurs récits détaillés (Card 2002, 8-9). Ces actes sont d'une telle ampleur qu'il existe une croyance sous-jacente selon laquelle personne, pas même les auteurs, ne devrait en être victime. Pour Card, une atrocité comprend deux éléments : i) la perpétration active du mal et ii) le préjudice significatif qui en résulte. Par conséquent, il n'y a pas d'atrocités qui se produisent sans infliger des dommages considérables à quelqu'un. En raison de leur nature extrême et des réactions émotionnelles qu'elles provoquent, les atrocités servent de paradigmes pour analyser et comprendre les aspects fondamentaux de cette ère des cadavres.

¹¹ Jean-Luc Nancy (2006, 195) affirme que l'*extermination* consiste à mettre quelque chose à sa fin, à consommer son élimination totale. Elle ne se limite pas à la répression physique, mais fonctionne selon une logique qui conçoit un peuple uniquement en termes d'existence dans son ensemble. En ce sens, l'extermination exprime un rapport social ou, à défaut, l'absence absolue de celui-ci. Pour Nancy, une mesure juste ou équilibrée ne peut s'opposer à l'extermination, mais il faut défendre la totalité elle-même comme un principe irréductible.

ils ont été intentionnellement abandonnés dans des espaces destinés à la dégradation ou à la conquête ; dans d'autres, ils ont été exposés comme des trophées ; et dans d'autres cas, ils ont été méticuleusement détruits ou dissimulés » (2018, 162).

Des exemples tels que les camps d'extermination, les chambres à gaz, les armes de destruction massive et les enterrements collectifs à des fins de dissimulation illustrent les graphiques représentés par les cadavres (Sofsky 2006, 19-23 ; Dreyfus et Anstett, 2017). Au XXI^e siècle, cette logique est reconfigurée avec l'utilisation des technologies numériques, les conflits mondiaux pour les ressources et les déplacements migratoires forcés, au cours desquels les cadavres sont éliminés : les tombes clandestines, les corps démembrés dans les zones de conflit et les cimetières improvisés sur les routes migratoires sont des manifestations de cette logique (Ferrándiz & Robben, 2015). Ces actes témoignent de la variation constante de l'objectivation et de l'instrumentalisation atroce du corps humain, comme ressource au sein des nouvelles dynamiques sur la scène mondiale.

Dans ce contexte, l'Amérique latine a été traversée par des formes de violence extrême où le crime organisé et les agents de l'État responsables de la mort de masse (Dammert, Croci & Frey 2024) transforment le cadavre en témoignage de vies perdues, tandis que les actes de violence extrême contre les cadavres (*nécrocide*) expriment le déni même de la mort dans leurs processus communautaires.¹² Les dictatures et leurs pratiques de disparition ont laissé une marque indélébile dans le paysage de la mémoire, le configurant comme un espace douloureux. Parallèlement, les migrations et les crises environnementales engendrent des cadavres qui sont dissimulés dans des fosses ouvertes ou qui sont les corps de migrants abandonnés en mer ou dans le désert. La pandémie de la COVID-19 a, quant à elle, mis en évidence la fragilité de la vie humaine et les limites institutionnelles, plaçant le cadavre au centre d'une précarité existentielle partagée (París Giménez 2021, 83-85).

Pour ces raisons, le cadavre marque un tournant et exige de repenser les catégories historiquement associées à celui-ci. Ainsi, de la violence génocidaire du XX^e siècle aux stratégies contemporaines de disparition, la mort a fonctionné comme un mécanisme d'ordre social (Malešević 2020, 178). Comme indiqué ci-dessus, le développement des dispositifs d'extermination au XX^e siècle a consolidé un modèle de gestion de la mort qui a atteint une autre dimension pour devenir une structure qui peut être reproduite dans d'autres domaines.¹³ En somme, les technologies d'anéantissement de masse, – des camps d'extermination aux stratégies de disparition, – ont imposé de nouvelles méthodes de

¹² L'enquête 2024 de *InSight Crime* sur le bilan des homicides recense au moins 121 695 homicides en Amérique latine et dans les Caraïbes, avec un taux moyen de 20,2 pour 100 000 habitants. Sont analysées les tendances par pays, y compris des augmentations significatives dans des endroits comme le Suriname et Haïti, et met en évidence la persistance de la violence au Mexique et en Équateur (InSight Crime, 2025).

¹³ Daniel Feierstein (2015, 216-250) propose que l'éliminationnisme, en tant que processus de réorganisation sociale par la violence, opère à travers cinq moments interconnectés : *l'altérité négative ou la stigmatisation*, où un ennemi intérieur est construit et son exclusion est justifiée ; *le harcèlement*, une phase de persécution et d'affaiblissement progressif du groupe ciblé ; *l'isolement l'ordonnancement cartographique ou spatial*, dans lequel des dispositifs bureaucratiques et logistiques sont établis pour la distinction entre égaux et différents ; *un affaiblissement systématique* dans lequel l'ordre social est reconfiguré et la violence est normalisée par des discours de légitimation ; *l'anéantissement ou l'extermination matérielle*, lorsque la violence létale est perpétrée de manière systématique. Bien que, plus qu'une séquence rigide, ces phases fonctionnent, selon le penseur argentin, comme les rouages d'une pratique sociale qui modifie les relations collectives.

violence, tout en établissant un schéma de représentation et de contrôle qui perdure de nos jours (Gerlach 2015 ; Bruneteau 2006).

Axes d'interrogation philosophique autour du cadavre contemporain

Dans le contexte actuel, marqué par de multiples formes d'extrême violence, il est nécessaire de s'interroger sur la place qu'occupe le cadavre dans la configuration du présent. Avant de se limiter à une fonction probatoire dans le cadre de l'expertise, le corps produit dans des contextes extrêmes et massifs constitue un élément structurant des dispositifs de réorganisation territoriale, de production symbolique et de modélisation du lien social.

De multiples questions se posent, qui guident l'enquête philosophique autour du cadavre contemporain. Comment leur exposition et leur traitement interviennent-ils l'élaboration des discours normatifs ? Que signifie reconnaître le cadavre comme un protagoniste historique ? Quelles architectures conceptuelles permettent de comprendre son impact sur la transformation des rapports sociaux, la production de subjectivités et la configuration du sens historique ? Ces questions ne se limitent pas à une réflexion abstraite sur la mort, mais visent également à analyser les conditions dans lesquelles le cadavre devient un tournant et provoque une altération épistémique de la connaissance des frontières, en raison des dimensions inédites de la violence meurtrière.¹⁴

À l'ère des cadavres, les processus de déshumanisation, d'exclusion et de déni de deuil se concentrent, car ils configurent une mémoire niée ou fragmentée, et une spatialité conflictuelle. Dès lors, les questions philosophiques acquièrent une spécificité située : comment le cadavre outragé interroge-t-il les limites de la justice, de la visibilité et du deuil dans ses propres scénarios ? Quelles sont les formes de reconnaissance contestées dans leur matérialité exposée ou dans leur dissimulation systématique sur certains territoires ? Quels sont les concepts pertinents lorsque la violence exercée sur les cadavres est comprise comme un opérateur de reconfiguration spatiale, affective et politique, plutôt que comme une interruption de la vie ?

¹⁴ L'intérêt pour la pensée de la mort en espagnol trouve des antécédents dans le travail des exilés républicains qui, face aux déplacements forcés, ont construit une réflexion philosophique dans une langue qu'ils ont assumée comme la leur. Dans *El sentido de la muerte*, José Ferrater Mora (1947) développe une ontologie de la cessation de l'existence, soulignant que la mort n'est pas seulement un phénomène biologique, mais un problème philosophique qui implique les structures ultimes de la vie humaine (9). Pour sa part, Eduardo Nicol a développé une métaphysique de l'expression dans laquelle la pensée philosophique en espagnol s'entremêle à l'expérience historique de la catastrophe. Dans *El porvenir de la filosofía* (1972), Nicol met en garde contre le fait que la rationalité moderne a intégré la violence en tant que structure opérationnelle, transformant la coexistence en un régime d'exclusion systématique (48-90). Plus tard, dans *Metafísica de la expresión* (1974), il approfondit la dimension ontologique du langage, soulignant son rôle dans la construction du monde et dans la possibilité de nommer la souffrance comme un acte de résistance philosophique (133-157). Enfin, dans *La reforma de la filosofía*, il examine comment l'hostilité collective et la violence organisée érodent la capacité critique de la pensée, établissant une logique d'antagonisme qui redéfinit les conditions de l'existence humaine (1980, 248-295). De plus, les réflexions contemporaines sur la mort en philosophie ont problématisé ses implications ontologiques, éthiques et politiques. Heidegger (1997) conçoit la mort comme la possibilité la plus appropriée du *Dasein*, déterminant son existence finie. Jankélévitch (2002) souligne son caractère ineffable et sa condition de frontière de la pensée. Levinas (2005) la reformule comme une question éthique, où la relation à l'autre lui donne un sens. Dans une autre perspective, Nancy (1990), Han (2018) et Schumacher (2018) ont exploré la mort en relation avec l'altérité et la communauté. Ces approches ont été reprises dans des études récentes sur la crise forensique et l'extrême violence exercée sur les cadavres au XXI^e siècle, montrant que la mort n'est pas seulement un phénomène naturel, mais un événement social qui reconfigure des rapports contemporains de différentes dimensions.

En interférant avec les distinctions conventionnelles entre l'humanité et la déshumanisation, entre ce qui peut être récupéré et ce qui est relégué à l'oubli, le *nékros* introduit une force qui vient compléter ou remettre en question les catégories juridiques, historiques ou médicales disponibles. Par conséquent, il est nécessaire d'avoir une réflexion sur l'agentivité du cadavre en tant qu'enjeu philosophique majeur, capable de reconfigurer les manières de penser la violence, la communauté et le monde contemporain.

La nécroesthétique et l'industrialisation de la mort

L'industrialisation de la mort, initialement liée à la guerre et à la machinerie totalitaire, a trouvé à l'ère numérique un nouvel espace d'expansion, où la circulation incessante d'images de cadavres insère une violence extrême dans une logique de consommation de l'information et de spectacle médiatique (Sofsky 2004, 73-85 ; Reguillo 2021, 161-197 ; Valencia 2016, 61-105). Cette configuration discursive et visuelle pourrait être qualifiée de *nécroesthétique* (Santamaría 2020, 30 *sq.*), dans laquelle le cadavre est réduit à une information décontextualisée, transformée en une marchandise visuelle techno-esthétique qui circule sans construire une mémoire socialement empathique et humainement solidaire (Marzano 2007, 69 *sq.*). Dans cette perspective, la nécroesthétique fonctionne comme un dispositif qui reconfigure, sur le plan symbolique, les mécanismes de déshumanisation perceptuelle et affective qui ont soutenu les grands processus d'anéantissement du siècle dernier. Son influence s'étend aux structures de contrôle territorial et aux formes de domination sur les populations à différentes échelles – locales, régionales et mondiales –, articulant des émotions telles que la terreur, l'insécurité, la méfiance et la peur canalisées dans des corps nécroviolents.

La perception du présent, on peut le voir, s'articule dans des scénarios où le conflit et l'après-conflit configurent *des paysages* en constante transformation.¹⁵ Ces paysages ne se limitent pas à des territoires physiques marqués par la violence, dès lors qu'ils englobent des représentations médiatiques et numériques qui « fictionnalisent », amplifient ou resignifient la mort. En ce sens, la multiplication des meurtres et l'omniprésence médiatique des cadavres ont consolidé une industrialisation de l'information qui prolonge la logique de l'industrialisation de la mort typique du siècle dernier (Sofsky, 2004, 73-85).

Ainsi, sans préserver l'impact éthique que leur facteur relationnel recèle dans les représentations de la « violence-spectacle » (González Calleja 2012, 82), ces images régularisent la mort extrême en l'intégrant dans les processus de consommation. Ce flux global et immédiat d'images en reproduction constante, sur papier ou à l'écran, renforce

¹⁵ L'utilisation du terme paysage dans des contextes de violence répond à la nécessité de conceptualiser des territorialités marquées de manière persistante par des événements extrêmes qui transforment leur conformation physique, symbolique et affective. Plus qu'une métaphore visuelle ou géographique, ce terme permet de nommer des espaces où la violence, en plus de laisser des traces, les structure. Ces paysages ne contiennent pas de violence : ce sont des scénarios traversés par celle-ci et, en même temps, des témoignages matériels de ce qui s'est passé. Dans cette optique, Rachel E. Cyr propose le concept de *paysages forensiques* (2014, 81-88) pour désigner les territoires dans lesquels la perte modifie la matérialité de l'existence. À travers son étude sur Srebrenica, elle analyse comment ces espaces, marqués par la violence et l'intervention forensique, sont controversés car ils s'articulent à travers la recherche de cadavres, l'identification des restes et la reconstitution des crimes, qui réorganise à la fois leur structure physique et leur densité historique et affective. Ces territoires de violence de masse – tels que les fosses communes ou les lieux d'extermination – se constituent comme des paysages où convergent la mémoire, la justice et l'impunité.

la désensibilisation progressive, malgré la dureté de la violence et l'ampleur des victimes. Il configure l'horizon perceptif contemporain par une technique qui modélise, déforme et soutient les affects, en normalisant les atrocités pour la consommation industrielle de la scène *post-mortem* (Duque 2008, 76-88).

La remise en question des catégories traditionnelles qui définissent le cadavre permet ainsi d'examiner son rôle dans la reconfiguration de l'espace social et dans les récits qui structurent la violence extrême. Dans cette perspective, la philosophie forensique fonctionne comme un champ de réflexion théorique qui aborde l'absence radicale de défense du corps (sa précarité ultime) et explore les spatialités dans lesquelles la violence est maintenue et reconfigurée. Si l'anthropologie forensiques et les sciences forensiques visent à identifier, classer et déterminer les causes de décès, la philosophie forensiques se concentre quant à elle sur le statut épistémologique et ontologique du cadavre dans des contextes de violence extrême. Son intérêt ne réside pas dans la restauration d'une identité individuelle, mais dans la compréhension de la manière dont certains cadavres reconfigurent l'espace social et dessinent les limites de ce qui est pensable et de ce qui peut être récupéré.¹⁶

Cette approche considère également l'interdépendance des espaces produits entre les vivants et les morts comme un axe d'analyse permettant d'élargir les cadres d'interprétation de certaines formes contemporaines de violence extrême, caractérisées par des actes d'indignation et d'atrocité. Dès lors, resignifier le cadavre implique de le replacer dans un cadre où son insertion dans les processus de violence est reconnue (Anstett 2018, 162) comme faisant partie d'un système d'exclusion, d'exploitation, de dépossession et d'anéantissement. Il ne s'agit donc pas seulement de voir le cadavre comme une preuve forensique, mais d'interroger les conditions qui ont permis sa production et la violence qui continue d'opérer dans son existence matérielle et symbolique (Ferrándiz 2019, 64).¹⁷

Dans ce cadre, la philosophie forensique, située dans l'horizon des *nécrohumanités*, interroge cette logique en reconnaissant dans le cadavre une force perturbatrice qui reconfigure les récits hégémoniques sur la violence et la mort. Selon Ewa Domańska, « dans leur décomposition, les cadavres assument aujourd'hui un rôle constitutif d'acteurs dans les espaces post-génocidaires et sur les sites de meurtres de masse » (Domańska 2019, 243). Le cadavre, conceptualisé comme *nekros*, est ainsi présenté comme un « (f)acteur » ayant la capacité d'affecter de multiples registres en raison de son entité relationnelle et des transformations que sa présence déclenche dans différents environnements. Dans cette perspective, les nécrohumanités intègrent des apports des sciences humaines, des sciences naturelles et des savoirs autochtones, proposant une compréhension qui dépasse les limites disciplinaires et permet d'aborder le cadavre dans son devenir matériel et relationnel (Domańska 2018, 321-322 ; Domańska 2017, 241-242).

¹⁶ Cette approche s'articule avec les développements de la recherche sur le *spatial* (Marramao, 2015) et le *corporel* (Ferrándiz 2019, 64 ; Waldenfels 2004, 21-33). Les conditions sont ainsi créées pour le changement conceptuel dans la façon de penser la mort violente et son insertion dans l'espace social, dans les structures politiques et affectives (Clough 2010, 223).

¹⁷ Par exemple, la violence contre les cadavres (*nécrocide*) dépasse l'action homicide et reconfigure les relations socio-spatiales et politiques, prolongeant la domination sur le corps au-delà de son état vital. Le cadavre opère à différents niveaux au sein des structures de pouvoir et de production de sens. Leur existence impose la nécessité de mécanismes institutionnels de gestion et de contrôle. De l'anthropologie forensique aux politiques de disparition, la manière dont les États et les institutions gèrent les cadavres est révélatrice de leurs stratégies de régulation affective de la peur et de la sécurité (Nievas 2015, 56-63 ; González Calleja 2018, 107).

L'idée nécrohumaniste de « (f)acteur » reconnaît donc deux dimensions de l'action : premièrement, le cadavre est un « acteur » parce que sa présence déclenche des réponses et des configurations sociales, culturelles et même juridiques. Deuxièmement, il fonctionne comme un « facteur », comme un élément structurant, qui reconfigure des espaces organiques (écosystémiques, socio-territoriaux, par exemple) et symboliques (socio-politiques, onto-juridiques, pour n'en citer que deux). Dans cette conception, le cadavre « agissant » [comme un fait : *factuante. N.d.T.*] fait preuve d'une agentivité qui va au-delà de l'action individuelle.

Dans cette optique, la philosophie forensique examine la manière dont la mort violente (Romero Castro 2023) et le traitement de différentes corporalités affectent la configuration des structures de pouvoir et la réorganisation des relations communautaires (Chávez Salazar 2025).

Dans un tel scénario, la possibilité que les cadavres aient un impact sur les processus historiques et exercent une influence active nécessite une révision du concept d'*agentivité* (*agency*).¹⁸ Dans le processus opératoire de la réflexion philosophique forensique, le cadavre adopte un statut ontologique qui déstabilise ces limites, en introduisant un seuil de métamorphoses nécrotiques autant que nécrohistoriques dans lequel il n'est ni inerte ni silencieux : le cadavre est témoin, témoignage, interlocuteur, preuve et dette.

Les cadavres font irruption dans les discours officiels en tant que témoignages qui modifient les récits hégémoniques sur la violence et la justice. L'exhumation de fosses communes, par exemple, n'est pas seulement un acte de récupération ou un lieu de dissimulation, car ces espaces fonctionnent comme des dispositifs de déshumanisation. En empêchant la reconnaissance des morts et l'accomplissement des rites funéraires, ils prolongent une violence qui ne s'éteint pas avec la mort (Nicholson et Dupré, 2018, 99). Dans ces territoires, appelés nécrotopies, l'identification des victimes se confronte aux versions officielles qui cachent l'ampleur de la violence étatique ou paraétatique exercée (Anstett 2018, 162). Dans ce cadre, les cadavres acquièrent une dimension politique, utilisée à la fois pour soutenir les régimes de contrôle et pour les défier (Young et Light 2013). Le *nékros* est le protagoniste de cette période, car il expose la violence à la fois dans sa matérialité et dans les pratiques qui l'administrent, la cachent ou l'annulent.

Comme on peut le constater, la violence exercée sur les cadavres, ou nécroicide, affecte la reconnaissance historique des victimes. L'impossibilité de leur rendre hommage ou de reconnaître leur valeur entrave la reconstruction des liens affectifs et intergénérationnels qui articulent la communauté. L'absence de rites funéraires empêche l'interaction symbolique entre les corps vivants et morts, ce qui intensifie la souffrance et affaiblit les structures émotionnelles collectives au fil du temps (Perosino 2012, 155). Il est important de souligner l'idée que les cadavres ne sont pas seulement des vestiges d'un passé violent, mais qu'ils agissent également comme des agents qui transforment l'espace social et redéfinissent les façons dont la communauté fuit, affronte ou assimile la violence.

De cette façon, la notion d'agentivité est élargie par la prise en compte des cadavres, qui, par leur matérialité et leur résonance, continuent d'affecter le devenir social en se positionnant comme vecteurs de mémoire et agents de transformation *anthropospatiale*.¹⁹ Leur présence relie l'espace immédiat à une temporalité diverse, dans

¹⁸ Traditionnellement, cela a été compris comme une faculté intentionnelle attribuée exclusivement à des sujets vivants (Latour 2005, 65).

¹⁹ Le concept d'*anthropospatiale* s'articule autour de l'interaction entre les corps humains et les espaces, considérés comme des configurations en constante transformation (villes, nécropoles, nécrotopies, habitations, etc.). En ce sens, le *nékros* n'occupe pas seulement un lieu physique, puisqu'il reconfigure également le tissu spatial à travers sa matérialité banale et les pratiques sociales qui le régissent.

laquelle les souvenirs, les violences et les disputes symboliques convergent autour de leur traitement et de leur destin. L'approche nous permet ainsi de comprendre le cadavre comme un point ou un nœud de convergence entre la vie et la mort, l'histoire et le présent, le pouvoir et la résistance (Dreyfus & Anstett 2017, 89 ; Ferrándiz et Robben 2015, 22 ; Domanska 2017, 45).

Il s'agit ensuite de « fournir aux cadavres et aux restes humains une subjectivité, de montrer leur agentivité qui va au-delà de leur simple signification culturelle ou symbolique, et de resignifier le cadavre : d'accepter le cadavre tel qu'il est » (Domańska, 2017, 227). À partir de là, la discussion sur l'agentivité du cadavre trouve un cadre élargi dans les concepts de « matière vibrante » et d'« assemblages vitaux » de Jane Bennett (2010, 28-34), selon lesquels la matière possède une vitalité intrinsèque qui n'est pas liée à la volonté consciente ou à l'intentionnalité. L'agentivité ne se limite pas à l'humain, car elle émerge de l'interaction entre des corps matériels, vivants ou inanimés.²⁰

En assumant des éléments d'ontologies relationnelles, telles que celles de Bennett, la philosophie forensique conçoit le cadavre comme un *(f)acteur* qui transforme son environnement en constituant des assemblages dynamiques. Dans cette perspective, la proposition n'examine pas seulement les corps profanés, puisqu'elle explore aussi les corporalités avec lesquelles ils interagissent, les savoirs qui les entourent, les dispositifs qui les administrent et les effets qu'ils génèrent dans le monde (Trifonov 2011, 36). Il ne se limite donc pas à un travail descriptif, mais interroge plutôt les conditions de possibilité qui permettent la production de cadavres comme objets d'intervention et de dispute (Malešević 2020, 178). Enfin, la circulation massive d'images de cadavres configure un régime visuel qui absorbe la singularité du cadavre outragé dans des intrigues médiatiques orientées par la logique du spectacle.

C'est pourquoi, lorsque l'on examine les frontières conventionnelles entre les vivants et les morts, on constate que les cadavres ne restent pas ancrés à une temporalité fixe, puisqu'ils touchent à un horizon indéterminé, affectent les rapports sociaux et redéfinissent l'idée même de communauté.

Cette approche permet également de maintenir la question de la conception de la mort comme cessation de la fonctionnalité organique, et de montrer comment les morts, l'acte de tuer et la violence exercée sur les corps instituent des champs de forces et des tensions qui débordent l'existence biologique et s'entremêlent aux structures de pouvoir.

À contre-courant, et dans la polyvalence de cette agence du *nékros* certains dispositifs visuels activent une nécroesthétique critique, dans la mesure où ils redonnent au cadavre un réseau relationnel capable de rompre avec la passivité de la consommation.

Par exemple, *El cuarto de los huesos* (Zamora 2015) articule des archives forensiques et des témoignages affectifs, déployant une série d'images dans lesquelles l'apparence du cadavre maintient sa dimension ontologique et relationnelle. Chaque scène soutient une temporalité prolongée de deuil, de recherche et de parole. De cette façon, au lieu d'exposer les corps comme des fragments non ancrés, le documentaire trace une constellation entre les vivants et les morts, dans laquelle le cadavre acquiert un statut de *(f)acteur* qui réorganise le champ sensible.

Dans ce cadre, l'image retrouve sa capacité à intervenir dans la construction du sens. Elle ne se limite pas à montrer, mais active des processus de reconnaissance qui engagent l'observateur. Par conséquent, son pouvoir réside dans sa capacité à introduire des

²⁰ Dans une perspective qui conçoit la vie comme un modèle informationnel (Benner 2010) ou comme un processus distribué à plusieurs échelles (Malaterre et Chartier 2019), la distinction entre l'organique et l'inanimé s'estompe, permettant d'aborder le cadavre comme un agent de transformation au sein de configurations d'interaction collective structurée.

discontinuités dans les discours qui ordonnent la mort violente. Le *nékros* s'affirme ainsi comme un axe épistémologique, reconstituant son être dans un espace-temps perçu dans sa souffrance et la violence dont il a été l'objet, capable de disloquer les cadres narratifs hérités pour établir d'autres conditions de lisibilité de la violence.

Par conséquent, cette *nécroesthétique critique* délimite un espace visuel dans lequel le cadavre conserve sa singularité, préserve sa capacité d'affectation et favorise des configurations relationnelles. Cette orientation visuelle transforme le paysage *post-mortem* en une zone d'implication éthique, en ouvrant un espace de sensibilité qui rejette la distance anesthésique et analgésique et établit une éthique de la proximité (Duque 2008, 78-82).

Ainsi, loin de constituer un reste inerte, le cadavre est *assemblé* avec des épistémologies, des esthétiques, des politiques et des cartographies qui révèlent son action dans la production de connaissances et dans la lutte pour la reconnaissance. Comment les comprendre ?

Forensicité (*Forensicidad*) et le sens du cadavre

Selon l'épistémologie de la violence (Bufacchi 2016, 129-142), la connaissance des cadavres violés ne se réduit pas à une vérification forensique empirique. Elle est en effet entrelacée avec des modes de connaissance ancrés dans l'expérience de ceux qui cherchent, résistent et affrontent la disparition. La vérité forensique n'est pas univoque : son registre technique coexiste avec des souvenirs qui modifient ce qui est vérifiable, générant des frictions entre des régimes de vérité qui contestent le sens de l'évidence et de la mémoire. Dans ce cadre, le cadavre modifie les critères de lisibilité des dommages et de la violence, élargissant ainsi le champ des débats sur la prééminence du cadavre dans les sociétés d'aujourd'hui.

Mais l'exploration ne se limite pas à la reconstruction d'un passé fracturé ; elle redéfinit plutôt le présent en déterminant qui accède à la reconnaissance dans les cadres juridiques et symboliques de la justice, et qui reste au seuil de l'irrécupérable (Anstett 2018, 162). Dans ce processus, la philosophie forensique ne se contente pas de signaler la violence exercée ; elle articule également des affects et des stratégies de résistance (*nécrofraternités*) qui inscrivent la lutte sur le même terrain que celui où opèrent la disparition et la mort délibérée. Au-delà du dossier d'expertise, les preuves forensiques témoignent d'une mutation dans la compréhension des dommages et de la mort dans les contextes de conflit grave.

Ainsi, le *nékros* n'est pas seulement un corps, mais aussi une géographie. Leur disparition, leur découverte et leur traitement dessinent des cartes sur lesquelles la violence donne lieu à des *architectures cryptiques* telles que des tombes, des espaces d'abandon et des circuits de dissimulation (Martínez Martínez 2025, 59-61). Loin d'être des points fixes, ces géographies fonctionnent comme des nécrotopies : des lieux où l'anonymat et l'exclusion délimitent les marges de ce qui peut être récupéré (Dreyfus et Anstett 2017, 3).

La reconnaissance et sa manière *agentive* d'apparaître le cadavre s'entremêlent à des savoirs situés qui émergent de l'expérience de la recherche, de la confrontation et de la résistance face à la disparition et à la mortification. La vérité forensique est alors présentée comme une constellation de documents disparates : les souvenirs corporels, les témoignages et les connaissances communautaires sont juxtaposés à des connaissances techniques qui dépassent le cadre de la vérifiabilité. Cette coexistence entre les régimes de vérité génère des frictions théoriques à la fois ontologiques et épistémologiques,

transformant le statut même de l'évidence. Ainsi, le cadavre modifie les critères de lisibilité des dommages et introduit une expansion conceptuelle du champ de forensicité [*forensicidad*], désormais conçu comme une dispute sur les forums, les langues et les scènes où la controverse autour du *nékros* acquiert une pertinence culturelle, sociale et politique.

Dans ce contexte, par exemple, le couloir migratoire entre le Mexique et les États-Unis représente une nécrotopie activement constituée. Les voies de transport en commun concentrent la violence structurelle, juridique et matérielle qui affecte différemment les corps en mouvement. Le territoire devient une spatialité mortuaire (Yanik 2021), dont le caractère se manifeste dans l'accumulation de cadavres dans les zones désertiques, dans les obstacles qui empêchent leur identification, et dans l'omission institutionnelle face à ces corps dépourvus de reconnaissance légale (au titre de leur statut migratoire irrégulier). La géographie, ainsi intervenue, acquiert un caractère nécrotopique : le *nékros* se désintègre dans le paysage en tant que matérialité géopolitique et dépersonnalisée, sous le transit du Sud vers le Nord, ce qui génère une relation territoriale d'abandon et de jetable humain (Monroy Álvarez 2017, 153-156). L'œuvre de Jason De León offre une lecture exemplaire : son étude *The Land of Open Graves* décrit le désert de Sonora comme une technologie de dissuasion mortelle, produite par des politiques migratoires qui intègrent la mort comme élément opérationnel (De León 2015). Son projet *Hostile Terrain 94* transforme la géographie du corps migrant en une cartographie qui révèle la manière dont le territoire participe à l'administration différentielle de la vie et de la mort.²¹ Comme on peut le voir, la nécrotopie du désert établit une économie politique du rebut, dans laquelle le cadavre interroge les cadres du droit, de la mémoire et de la légitimité.

Dans une telle nécrotopie, des initiatives telles que *Border Forensics* et le *Human Rights Center Investigations Lab*²² documentent et analysent cette spatialité grâce à des méthodologies combinant la visualisation critique, l'analyse cartographique et l'archivage forensique. Ces pratiques configurent des interventions épistémologiques dans lesquelles le cadavre agit comme opérateur structurant d'une nouvelle rationalité spatiale. L'analyse de cette configuration a un impact sur la détermination du présent, en définissant qui accède aux conditions de reconnaissance dans les cadres juridiques et symboliques de la justice, et qui reste au seuil de l'irré récupérable. Ce processus donne lieu à l'articulation d'affects résistants et de formes collectives de réponse dans la lutte pour la reconnaissance des mêmes territoires où s'opèrent disparitions et anéantisements. La forensicité [*forensicidad*] est ainsi élargie en tant que matrice théorique à partir de laquelle la vie sociale est interrogée à travers le cadavre en tant que (f)acteur de l'intelligibilité.

Le *nékros* acquiert une dimension géographique. Leur disparition, leur découverte et leur traitement dessinent des cartes où la violence produit des architectures de dissimulation : tombes, zones d'abandon, circuits de dissimulation. Ces territoires fonctionnent comme des scénarios dans lesquels se joue un conflit entre justice, impunité et mémoire. Les nécrotopies exposent la configuration spatiale de la mort administrée et du deuil nié. Dans

²¹ Z. Dziuban et C. Pagenstecher (2021) explorent comment la *nécrocartographie* permet d'aborder des espaces de mémoire absents ou invisibles, notamment dans des scénarios liés à l'Holocauste. À travers l'analyse de cas tels que Szubin, Radechnica, Bełżyce et Mszana Dolna, ils mettent en évidence la pertinence des approches topographiques et topologiques dans la construction, la transmission et l'altération structurelle et affective de la mémoire collective.

²² *Border Forensics* est un collectif interdisciplinaire dédié à la documentation et à l'analyse de la violence étatique dans des contextes frontaliers par le biais de méthodologies forensiques, cartographiques et visuelles critiques. Le *Center*, situé à l'Université de Californie à Berkeley, est un centre universitaire spécialisé dans la recherche sur la justice internationale, la violence de masse et les droits humains.

de telles géographies, le cadavre conserve une agentivité capable de transformer le paysage en un champ de problématisation ontologique, juridique et politique (Dreyfus et Anstett 2017).

Comme on peut le déduire, cette connaissance émergente qu'est la philosophie forensique, en dialogue avec les nécrohumanités, permet de rendre visibles les processus d'anéantissement qui dépassent la dimension traditionnelle de la guerre (comme c'est le cas aujourd'hui en Amérique latine) pour constituer des logiques d'époque d'élimination sociale, de disparition et d'exclusion structurelle (Cleland 2019, 78 ; Mariscal et Doolittle 2020, 65).

Sur la base de ces éléments, l'examen philosophique de la violence, de la disparition et du traitement différentiel des cadavres révèle qu'ils ne sont pas des phénomènes isolés, mais qu'ils établissent des hiérarchies de deuil, de reconnaissance et de guérison. Dans cette perspective, l'insertion du cadavre en tant que *nékros* dans ces structures témoigne de sa capacité à réarticuler le droit, à modifier l'ontologie de la reconnaissance et à transformer les fondements mêmes de la communauté.

Ainsi, la philosophie forensique peut être comprise comme un espace théorique de frictions, de différences et de resignifications ontopolitiques, dans la mesure où elle interroge le statut du cadavre, tout en problématisant les formes institutionnelles, matérielles et discursives à travers lesquelles le vivable, le lisible et l'éliminable sont délimités. Au-delà de se limiter à l'éclaircissement du passé violent, cette approche philosophique aspire à contribuer à reconfigurer la nécrohistoire récente, en interrogeant les critères qui définissent quelles vies doivent être soignées, quelles morts sont narrables et quels cadavres peuvent être rendus.

Conclusion

À partir de ces réflexions, il est inévitable de repenser la tâche philosophique à l'ère des cadavres en langue espagnole, avec une orientation critique qui examine l'intersection entre la mort, le pouvoir, la souffrance délibérément infligée et les formes de production de connaissances. Cette approche interdisciplinaire, formulée dans le cadre de ce que Ewa Domańska appelle les « nécrohumanités », c'est-à-dire une extension de l'analyse aux cadavres articulant des savoirs issus des sciences sociales, de la biologie et de l'écologie, permet de repenser les formes de production du savoir face à la place centrale et inquiétante que les cadavres occupent dans la vie publique. Dans les sociétés marquées par l'extrême violence des pays du Sud, la philosophie forensique est configurée comme un point de convergence entre l'éthique, l'épistémologie et la politique, afin d'aborder les traces de la violence collective avec la rigueur conceptuelle qu'exige leur complexité.

Une ère de cadavres, où la violence ne s'arrête pas à la mort physique des victimes, mais se prolonge dans l'outrage à leurs corps et dans le déni de leur mémoire. Il s'agit donc de bien plus qu'une politique transformée en une tâche mortelle : elle implique la dévastation de la communauté dans ses cadres culturels ainsi que dans les pratiques funéraires et les collections mortuaires qui permettraient au cadavre de se réintégrer dans le lien persistant qui l'unit à la communauté.

L'analyse de ces nécrotopies, centrée sur le cadavre comme proposition de la philosophie forensique, permet de reconnaître que la terreur persiste dans les pratiques de déshumanisation et de manipulation des nekros, en configurant une stratégie délibérée de contrôle qui dépasse le moment de la mort. Ces espaces funéraires clandestins, dispersés dans des géographies marquées par l'horreur, – comme c'est le cas au Mexique, où depuis 2007 plus de 5 696 tombes clandestines associées à plus de 111 500 personnes

disparues ont été enregistrées jusqu'en 2023 – montrent la systématicité de cette nécroviolence et nécessitent une compréhension à partir d'architectures conceptuelles avec une trajectoire dans la tradition et d'autres émergeant dans les conditions historiques du contexte.

Comme nous l'avons vu, les cadavres dans ces scénarios ne peuvent pas être réduits à l'état de déchets muets. Ils conservent une capacité d'action troublante, car ils agissent comme des agents de transformation et de sens dans l'espace social. Cette capacité d'altération affecte les structures sociales, morales et territoriales. Son irruption interrompt les récits officiels, modifie les hiérarchies de sens et nous oblige à repenser la relation entre la vie, la mort et la communauté.

Dans ce paysage nécrohistorique, la notion de *communauté* acquiert un pouvoir politique singulier. En concevant la communauté comme une intrigue étendue entre les vivants et les morts, cette approche élargit les frontières du sujet politique et réécrit la notion de justice dans une temporalité qui transcende le présent. Une communauté nécrofraternelle reconnaît donc dans les cadavres une exigence éthique irréductible, qui implique à la fois le respect matériel des corps et une responsabilité collective orientée vers des pratiques continues de mémoire, de soin et de justice. Ces actions intègrent les morts dans la vie politique du présent et affirment leur place dans la configuration d'un horizon commun. Par ce lien, la communauté affirme sa propre légitimité en reconnaissant dans les cadavres une part inéliminable de sa constitution de la communauté.

Dans cette perspective, la justice est présentée comme une réponse durable à la violence, fondée sur la mémoire incarnée de ceux qui ne parlent plus, bien que leur présence continue d'interroger les vivants. Le deuil ne s'arrête donc pas à la récupération forensique. Au contraire, cette approche, issue de la philosophie, souligne la nécessité d'établir un lien éthique qui redonne aux morts un rôle actif dans la configuration du monde.

De même, à partir de la philosophie forensique en construction, les épistémologies de la violence sont examinées et il est analysé comment la terreur instillée et la cruauté systématique délimitent ce qui peut être connu, énoncé ou perçu dans l'espace public. Les disparitions forcées – pratique utilisée par les dictatures du Cône Sud au XX^e siècle et par les réseaux criminels dans des contextes récents – illustrent ce régime d'opacité. En tant que stratégie de terreur, elle élimine toute trace de l'autre et lui refuse même le repos funéraire. Cette forme extrême de violence impose un ordre d'invisibilité à certains corps et à certaines histoires, les expulsant du champ du perceptible. Face à cette situation, le travail forensique, dans ses dimensions scientifiques et philosophiques, transforme les cadres établis par la violence. Exhumer les corps, les identifier et raconter leurs trajectoires interrompues déplace les limites de l'énonçable, et affirme une forme de justice épistémique et spatio-temporelle (esthétique).

La philosophie forensique est ainsi configurée comme une approche théorique guidant l'analyse de la mort violente, de l'agentivité du cadavre et des formes de violence se déployant dans l'espace social. Dans cette perspective, les catégories de la vérité, de la justice et de la communauté sont interrogées dans des contextes marqués par la destruction du sens. Cette proposition philosophique peut également structurer une méthodologie critique articulant des méthodes de témoignage, spatiales et documentaires avec des architectures conceptuelles permettant d'interpréter les signes de dévastation. Son intervention ne se limite donc pas à des procédures techniques, mais propose des modes de lecture archéologiques, phénoménologiques ou herméneutiques qui nous permettent de comprendre des paysages de violence extrême et de masse.

Le développement d'une philosophie forensique en espagnol et en Amérique latine répond ainsi à la double urgence de comprendre et de transformer une réalité traversée par la mort violente et délibérée. La région a malheureusement été pionnière dans les modalités de violence – des génocides, de l'éliminationnisme et des disparitions massives aux nouvelles formes de nécroviolence liées au crime organisé et au drame migratoire du Sud vers le Nord –, et pour cette raison, elle cherche à formuler des questions et des réponses théoriques à la hauteur de ces événements et de l'époque. *Développer ces analyses en espagnol n'est pas un geste mineur : il s'agit de nommer l'expérience de l'horreur dans la langue de ceux qui la subissent*, de forger ses propres concepts (*nécrotopie, nécrophrasie, nécroviolence*, entre autres) pour éclairer des zones d'ombre que la tradition entrevoit à peine, et de dialoguer avec le patrimoine intellectuel et communautaire qui a résisté à la déshumanisation dans divers registres. De plus, une philosophie forensique de ce Sud offre une vision située et décoloniale, en entremêlant les connaissances académiques avec les luttes locales des membres de la famille, des groupes de recherche et des défenseurs des droits humains qui réclament chaque jour la vérité et la justice. En conclusion, on peut dire que de la géographie de la mort à l'agentivité du cadavre et aux complots de violence, un regard forensique, philosophique autant que critique nous permet de nous confronter à l'époque des cadavres, à l'opérabilité de la nécroesthétique, à l'agencement nécrotopique et aux enlèvements de personnes. Il ouvre un champ de réflexion sur les conditions historiques, politiques et sensibles qui rendent la violence contre les corps possible et résistible. Cette philosophie forensique a pour impératif de rendre digne les morts, de réparer les vivants et de réimaginer ce qui est visible et juste en termes d'humanité partagée. Autre communauté est possible, nécrofraternelle.

Traduction de César Gómez Algarra

Bibliographie

- Aguirre Moreno A., « Arquitectura conceptual de la violencia: sobre la hostilidad en la obra de Eduardo Nicol », in *Revista de Filosofía Hodos*, vol. 13, n°1, 2024, p. 16-36.
<https://doi.org/10.32997/rh-2024-4842>
- Allier E., *Memoria e historia en América Latina*, Siglo XXI, 2018.
- Anstett É., « What is a mass grave? Toward an anthropology of human remains treatment in contemporary contexts of mass violence », in A. C. G. M. Robben (éd.), *A Companion to the Anthropology of Death*, John Wiley & Sons, 2018, p. 159-176.
- Aróstegui J., *La investigación histórica: Teoría y método*, Crítica, 2004.
- Benner D., *Beyond self-help: A psychology of being human*, IVP Academic, 2010.
- Bruneteau B., *El siglo de los genocidios: Violencias, masacres y procesos genocidas desde Armenia hasta Ruanda*, Alianza Editorial, 2006.
- Bufacchi Vittorio, 2016: « Conocer la violencia: testimonio, confianza y verdad », in Aguirre Arturo, María del Carmen García (eds.): *Estudios para la no-violencia 2. Pensar las espacialidades, el daño y el testimonio*. Ciudad de México: Afínita. Disponible en <https://filosofia.buap.mx/sites/default/files/Libros%20electr%C3%B3nicos/Estudios%20de%20G%C3%A9nero%20y%20Violencia/EstudiosParalanoviolencia22.pdf>
- Carbone V., Copani A., Gudaitis B., Mastrángelo M., Pisani A., Pozzi P., *Caja de herramientas para la investigación en humanidades*, Ediciones Imago Mundi, 2023.
- Card C., *The atrocity paradigm: A theory of evil*, Oxford University Press, 2002.
- Cavarero A., *Horrorismo: Nombrando la violencia contemporánea*, Anthropos, 2009.

Chávez Salazar G., *Arqueología de la ausencia: hacia una filosofía forense de la desaparición forzada en México*. Tesis de Maestría, Benemérita Universidad Autónoma de Puebla, Facultad de Filosofía y Letras, 2025.

Clough P. T., *The affective turn: Theorizing the social*. Durham: Duke University Press, 2010.

Rachel E. Cyr, «The “Forensic Landscapes” of Srebrenica», in *Kultura (Skopje)*, n°5, 2014, p. 81-92.

Dammert L., Croci G., Frey A., « ¿Por qué tanta violencia homicida en América Latina? Caracterizando el fenómeno y expandiendo su marco de interpretación », in *Documentos de trabajo*, n°94 (2ª época), Fundación Carolina, 2024.

De León J., *The land of open graves: Living and dying on the migrant trail*, University of California Press, 2015.

Den Hamer A. H., Konijn E. A., Plaisier X. S., Keijer M. G., Krabbendam L., Bushman B. J., « The Content-based Media Exposure Scale (C-ME): Development and validation », in *Computers in Human Behavior*, vol. 72, 2017, p. 549-557. Disponible en <https://doi.org/10.1016/j.chb.2017.02.050>

Domańska E., « Dehumanisation through decomposition and the force of law », in Z. Dziuban (éd.), *Mapping the “Forensic Turn”: The engagements with materialities of mass death in Holocaust studies and beyond*, New Academic Press, 2017, p. 83-98.

Domańska E., « Nekrohumanistyka », in *Konteksty. Polska Sztuka Ludowa*, vol. 4, 2018, p. 321-329.

Domańska E., « The environmental history of mass graves », in *Journal of Genocide Research*, vol. 22, n°2, 2019, p. 241-255.

Dreyfus J.-M., Anstett É., *Human remains and mass violence: Methodological approaches*, Manchester University Press, 2017.

Duque F., *Terror tras la postmodernidad*, 2.ª ed., Abada Editores, 2008.

Feierstein D., *Genocide as social practice: Reorganizing society under the Nazis and Argentina’s military juntas*, Rutgers University Press, 2015.

Ferrándiz F., « Exhumaciones transnacionales: El giro corpocéntrico en la investigación y reparación de las violaciones de derechos humanos », in *ARIES: Anthropology of Religion, Iberian and Latin American Studies*, vol. 20, n°2, 2019, p. 5-26.

Ferrándiz F., Robben A. C. G. M. (éd.), *Necropolitics: Mass Graves and Exhumations in the Age of Human Rights*, University of Pennsylvania Press, 2015.

Ferrater Mora J., *El sentido de la muerte*. Buenos Aires: Losada, 1947.

Gerlach C., *Extremely violent societies: Mass violence in the twentieth-century world*, Cambridge University Press, 2015.

Goldhagen D. J., *Peor que la guerra: Genocidio, eliminacionismo y la continua agresión contra la humanidad*, Taurus, 2010.

González Calleja E., *El laboratorio del miedo*, Crítica, 2018.

Han B.-C., *La expulsión de lo distinto*. Barcelona: Herder, 2018.

Heidegger M., *Ser y tiempo*. Madrid: Trotta, 2007.

Hughes J., *La filosofía de la investigación social*, Fondo de Cultura Económica, 1987.

InSight Crime, *Balance de InSight Crime de los homicidios en 2024*, Bogotá, InSight Crime, 2025. Disponible en <https://insightcrime.org/news/insight-crime-2024-homicide-round-up/>.

Jankélévitch V., *La muerte*. Valencia: Pre-Textos, 2002.

Levinas E., *Dios, la muerte y el tiempo*. Madrid: Trotta, 2005.

Malešević S., *El auge de la brutalidad organizada*, Publicacions de la Universitat de València (PUV), 2020.

Marramao G., « Spatial turn: espacio vivido y signos de los tiempos », in *Historia y Gráfica*, vol. 45, 2015, p. 123-132.

Martínez Martínez M. Á., « Las fosas clandestinas: Necroescritura, duelo y subjetividad », in *Religación. Revista de Ciencias Sociales y Humanidades*, vol. 10, n°44, 2025, e2501326.

Monroy Álvarez R., « Paisajes sepultados. Apuntes sobre los anónimos de la tierra », in A. Villegas, N. Talavera, R. Monroy Álvarez, L. de Mora (coords.), *Figuras del discurso II. Temas contemporáneos de política y exclusión*, Bonilla Artigas y UAEM, 2017, p. 151-166.

Nancy J.-L., *El sentido del mundo*. Buenos Aires: Amorrortu, 1990.

Nicol E., *El porvenir de la filosofía*. México: El Colegio de México, 1972.

Nicol E., *Metafísica de la expresión*. México: El Colegio de México, 1974.

Nicol E., *Reforma de la filosofía*. México: El Colegio de México, 1980.

París Giménez J., « La muerte y la COVID-19 », en *COVID, muerte y soledad no deseada*, Barcelona, Fundación Mémora, 2021, p. 83-85. Disponible en <https://fundacionmemora.org/sites/default/files/pdf/Covid%2C%20muerte%20y%20soledad%20no%20deseada.pdf>

Perosino M. C., *Umbral: Praxis, ética y derechos humanos en torno al cuerpo muerto*, Tesis doctoral, Universidad de Buenos Aires, 2013.

Pizarro N., *Tratado de metodología de las ciencias sociales*, Editorial Tecnos, 2005.

Reguillo R., *Necromáquina: Cuando morir no es suficiente*. Barcelona: Ned Ediciones, 2021.

Romero Castro M., *Filosofía forense: Ante nuevas formas de la muerte violenta contemporánea*, Afínita, 2023.

Santamaría J., *La masacre de El Salado: necropolítica, necroestética, resistencias*, Tesis doctoral, Universidad de los Andes, Bogotá, 2020.

Schumacher T., *Pensar la muerte*. Madrid: Akal, 2018. (verifica si es esta obra o si deseas otra específica)

Sierra-Zamora P. A., Castaño-Bedoya A., « Guerras híbridas, irrestrictas, asimétricas y jurídicas en el nuevo orden mundial », in *Revista Científica General José María Córdova*, vol. 20, n°40, 2022, p. 853-869.

Sofsky W., *Tiempos de horror: Más allá de la violencia y el exterminio*, Siglo XXI, 2004.

Sofsky W., *Tratado sobre la violencia*, Abada Editores, 2006.

Szczepan A., Siewior K., « Necrocartography: Topographies and topologies of non-sites of memory », in *Heritage, Memory and Conflict*, vol. 1, 2021, p. 13-24. <https://doi.org/10.3897/hmc.1.63418>

UNODC, *Global study on homicide 2023*, United Nations Publications, 2023. https://www.unodc.org/documents/data-and-analysis/gsh/2023/Global_study_on_homicide_2023_web.pdf

Valencia S., *Capitalismo gore*. México: Booket, 2022.

Vargas Beal X., *Cómo hacer investigación cualitativa*, Editorial Académica Española, 2022.

Waldenfels B., « Habitar corporalmente en el espacio », in *Daimon. Revista Internacional de Filosofía*, n°32, 2004, p. 21-38. <https://revistas.um.es/daimon/article/view/15221>

Yanik K., « “They wrote history with their bodies”: Necrogeopolitics, Necropolitical Spaces and the Everyday Spatial Politics of Death in Turkey », in B. Bargu (éd.), *Turkey's Necropolitical Laboratory: Democracy, Violence and Resistance*, Edinburgh Scholarship Online, 2021. <https://doi.org/10.3366/edinburgh/9781474450263.003.0003>

Young C., Light D., *Corpses, urban spaces and contemporary geography: Making sense of necropolitics*, Routledge, 2013.